Françoise Giroud : le docteur Besançon (88 ans) m'a expliqué l'amour (de choc)

AH ! le joyeux vieillard ! L'oreille fine, le teint rose, la parole lente mais précise... Et tendrement soumise devant ce mari de quatre-vingt-huit ans, une jeune et charmante épouse de trente-cinq ans qui déclare gravement :

— Dans dix ans il me trouvera peut-être trop vieille pour lui... Alors nous divorcerons...

Voilà comment apparaît, emmitouflé jusqu'au nez sous son béret basque crasseux, le fameux docteur Besançon. Ne pas confondre avec le professeur Justin Besançon, son fils, né d'un premier mariage, qui trouve que « Papa » exagère un peu. Le docteur Besançon, c'est l'auteur de *Ne pas détoler*, interdit par l'Union départementale des Associations familiales du Nord, l'homme qui répète après le père Hugo :

La tombe est noire
Les jours sont courts.
Très souvent boire
Aimer toujours.

l'homme qui a écrit : « J'ai reçu de femmes âgées de pitoyables confidences. Nous ne pouvons rien contre ces grandes misères car nous sommes diplômés pour prescrire du bromure et non des sous-lieutenants. »

Le génie humain nous laissera vifs jusqu'à 150 ans

Il a publié son premier livre : *Paradoxes sur la Médecine*, il y a cinquante ans. Le deuxième, il y a dix ans. Le dernier, il le dicte en ce moment à sa jeune femme et il l'a baptisé *Confiance*. Confiance dans la vie, dans le génie humain qui, à l'en croire, vaincra bientôt la décrépitude de la vieillesse et nous laissera vifs jusqu'à 150 ans.

De tous ses sens aiguisés seule la vue le trahit et l'empêche de tenir la plume... Mais l'âge est à peine coupable : une explosion au laboratoire de la Faculté de médecine lui a crevé l'œil droit il y a soixante-dix ans, transformant alors un agréable étudiant en borgne dissimulé derrière un verre noir et un verre blanc.

Pendant qu'on le transportait à l'hôpital, il a murmuré :

— Tant pis, on m'appellera Coco Bel Œil...

Ce vert représentant de l'optimisme résolu aurait pu aussi bien devenir un aigri. Mais il est probable qu'amer il eût vécu ce que vivent les amers, l'espace d'une triste vie.

Boursier, il veut faire l'Ecole normale de lettres : le proviseur du lycée Charlemagne lui déclare qu'il est trop jeune. Doué, il veut être auteur dramatique ; il devient médecin (comme son oncle) pour gagner sa vie, monte et descend des fleurs, meurt à travers la France appelé en consultation. Quand il s'installe, avenue de l'Opéra, où il exercera sa profession pendant soixante ans et trois mois, il est pauvre, les clients sont rares, le loyer est lourd.

Un soir, il rencontre son propriétaire qui l'invite à dîner et lui propose ensuite une partie d'écarté. Il joue (il jouera beaucoup dans la vie) et gagne un terme tout entier ! De cet exploit, il est encore fier.

Il a soigné Yvette Guilbert, « une bonne personne, mais si maigre qu'on évitait de l'effleurer comme on évite le coin d'une table » ; il a été l'ami de Maurice Barrès qui, « comme la plupart des poètes qui ont un pauvre estomac, vivait penché sur de grands problèmes » ; il a vu brûler l'Opéra-Comique et a reçu, mandaté à l'Hôtel-Dieu, ses deux cents cadavres ; il a applaudi Napoléon III, ce qui lui valut un magistral coup de pied de son père, le contrôleur des douanes ; il a entendu Paul Déroulède lui dire : « Les médecins sont des farceurs. On ne meurt que lorsqu'on y consent », et il a approuvé ; il a été l'élève du père de Marcel Proust, il a rencontré Victor Hugo au fameux dîner des journalistes où celui-ci déclara : « Mes chers confrères... je dis confrères parce que dans confrères il y a aussi frères » ; il a vécu trois guerres, il vit son troisième mariage, il est arrière-grand-père et il affirme aujourd'hui : « Je suis à la fleur de l'âge... Dans quelques années, il commencera que je commence à écrire des romans. »

La volupté détend les plis de la peau

Il jouit d'une solide réputation de paillard, d'égrillard. On parle de lui en clignant de l'œil parce qu'il a dit, en termes un peu crus, que tous les plaisirs sont faits pour l'homme et l'homme pour les plaisirs.

Mais derrière ce masque de joyeux luron prompt à scandaliser, il faut être aveugle ou bien hypocrite pour ne pas déceler l'intelligence, le caractère fort et ferme, l'optimisme acquis au prix de la volonté.

A 18 ans il était exaspéré par sa propre vanité. Alors il s'est astreint à se rendre tous les jours, en gilet brodé et habit noir, à la perle, au marché. Il y achetait une botte de poireaux, deux poissons bien lulsants, ou un gros chou-fleur. Et il revenait à pied jusque chez lui, passant devant ses voisins, ses camarades, portant ostensiblement son cabas de ménagère dur à son orgueil de jeune paon. Est-ce là le fait d'un faible, d'une proie désignée pour les vices ? Ou d'un homme lucide dont les théories pour choquantes qu'elles puissent paraître à certains ne relèvent que de son expérience et de la confiance qu'il fait à la mécanique humaine ?

Il recommande « la volupté qui détend les plis de la peau », la peau bien lisse et fraîche. A le voir aujourd'hui usé certes, et rabougri sous ses multiples vestes, mais prompt à s'emballer, clair et rude dans l'expression de sa pensée, doué d'une mémoire du jeune homme, indifférent aux douceurs du confort, méprisant pour l'hygiène, libre de toute morale, serein et englouti-sant joyeusement une grosse omelette et deux verres de vieux vin rouge à trois heures du matin avant de se mettre à travailler, le plus pudibond aurait tout de même envie de lui demander :

— Docteur, comment faites-vous ?

La recette de sa vigoureuse longévité l'a donnée à travers ses livres en termes énergiques. Hérédité d'abord, travail de l'esprit, maladies de relais, renouvellement des hormones sexuelles.

Le docteur Besançon aime aussi les bêtes. Le voici avec son chien, un fox nommé « Esculape ».

Parmi ses ancêtres où se mêlent paysans et marins de Basse-Bretagne, il y a d'encourageants exemples. Mais si on peut, dit-il, conseiller à un vieux d'exercer ses fonctions cérébrales et d'autres fonctions plus aimables encore, on ne peut pas l'engager à changer l'acte de décès de son grand-père.

— Je mourrai à 62 ans, lui a dit un jour Barrès. Dans ma famille, on meurt à cet âge-là. » Il est mort à 62 ans.

Le travail de l'esprit, c'est la machine qui continue et empêche la rouille de mordre. Les centenaires sont toujours, selon le docteur Besançon, des intellectuels ou des paysans. Les premiers, soutenus par l'activité cérébrale, les autres par l'avarice, autre forme de la passion.

Pour sa part, il n'a renoncé à exercer la médecine qu'à 87 ans et il publie maintenant un livre par an.

Il travaille avec l'irrégularité et la fantaisie qui ont marqué toute son existence, sans discipline, sans effort. Il a sommeil ? Il dort. Il a faim ? Il mange. Il a envie de travailler ? Il dicte, sans considération d'heure. (Et sans considération pour sa compagne à laquelle on ne demande pas à quelle heure elle a envie, elle, de dormir. Il mange ou de travailler. Pour vivre vieux, trouvez, en somme, monsieur, une femme également résignée. (Et tant pis si elle meurt jeune !)

Le tabac n'a jamais fait de mal à personne

Dans le petit appartement modeste de la rue Daulaincourt où il campe maintenant, lorsqu'il ne court pas les routes de France en voiture de louage à la recherche d'une maison de campagne ou d'une rivière où pêcher, il s'installe derrière un bureau rudimentaire. Sa femme, Hélène, remet une bûche dans l'âtre — qu'on ne lui parle pas du chauffage central meurtrier — mijote avec amour les bons plats dont ils sont tous deux friands, lui tend sa pipe... Il professe aussi que le tabac n'a jamais fait de mal à personne. Quand il ne travaille pas, il bavarde avec sa femme tandis qu'elle peint. Mais il s'est interdit d'exposer et de travailler avec un professeur, ces maîtres qui « tuent l'originalité et l'expression de la nature ».

Lui-même a rêvé autrefois d'écrire des pièces. C'était l'époque où les grands hommes de théâtre s'appelaient Edouard Pailleron, Eugène Brieux... Il a écrit. Et puis il s'est dit : « A quoi bon ? C'est du Pailleron en moins bien. Et même si c'était du Brieux, ce serait encore du Pailleron et pas du Besançon. »

Alors il a renoncé. Sa suprême vanité est de n'avoir jamais imité personne.

Il vit comme si une grosse horloge l'habitait et ignorait pour lui l'heure du repos et celle du plaisir et celle du travail. Cette horloge, il prétend que nous la possédons tous et que nous ne savons pas assez l'écouter et lui obéir.

Que cette obéissance aille contre les lois de la religion et parfois de la société, il vous répond : « Que chacun s'arrange comme il veut, mais ne s'étonne pas alors de vivre triste et de mourir jeune. »

Il appelle « maladies de relais » les maux qui jalonnent l'existence en faisant office d'exutoires, de soupapes de sûreté. Les bien-portants n'ont pas de misères ? Ils auront une maladie. Courte et bonne, ou longue et médiocre, la vie. On ne peut pas, hélas, faire à volonté une maladie de relais... mais on peut écouter le docteur Besançon et se féliciter d'avoir pu de rhumatisme qui vous laboure l'épaule... Bon rhumatisme, cher rhumatisme, même si le docteur a tort, il est tellement plus agréable de penser qu'il a raison !

Quant au renouvellement des hormones sexuelles, il explique avec une grande simplicité qu'un monsieur amateur de petits pois auquel on en offre tous les jours perd l'appétit et le retrouve devant des haricots verts...

Or, cet appétit-là, si on ne l'entretient, il faut renoncer, dit-il, à devenir centenaire. Et de donner d'illustres exemples à l'appui.

— Mais, docteur, que faites-vous des petits pois ? Ou plutôt que faites-vous de l'amour ?

— De quel amour parlez-vous, madame ? L'amour charnel est une contradiction de la moëlle épinière provoquée le plus souvent par le sens olfactif, madame.

Diable ! Qu'est-ce que le nez... Mais il poursuit et m'explique que les femmes comme moi « sentent son attitude par le « fumet », par l'odeur, par une odeur particulièrement propre à leur chatouiller la moëlle épinière. Les femmes, aux sens grossiers — c'est lui qui parle ! — sont particulièrement sensibles aux sensations fortes, aux peaux musquées et brunes. Alors que « le fumet de la blonde... »

— Tous les grands maquereaux, madame, sont bruns ! Réfléchissez !...

Non, sans façon, je n'ai pas du tout envie d'réfléchir à ça.

— Mais l'odeur n'allume que les sens, madame. Maintenant, si nous parlions de l'amour de choc, je ne vous apprendrai pas que les femmes rayonnent...

(Le rayonnement me paraît nettement plus agréable à envisager que le fumet.)

« Rayons N, rayon de Charpentier, comme nous l'appelons, concentrés dans la substance grise du cerveau d'où ils se projettent par le haut du visage, par le front, par les yeux, surtout par le nez quand il est droit... C'est pourquoi il est absurde de parler de femmes laides. Ces rayons, le cerveau les émet encore quelques heures après la mort. Toutes les femmes sont radiantes. Celles qui sont ultra-radiantes, nous les appelons les vamps, les femmes fatales... Autrefois, on les brûlait comme des sorcières. Le coup de foudre est le choc cérébral provoqué par le rayonnement d'un être où l'on devine son complément. Le mal d'amour sent le coup de foudre. C'est un syndrome émotionnel du domaine médical. Ses deux caractères cliniques en sont l'altruisme et la dépression génitale, contrairement à l'amour purement sensuel qui est fait d'égoïsme et de frénésie sexuelle. Quand l'amo est prise, la moëlle épinière est parfois empêchée... »

Cette jeune femme et ce vieillard mariés depuis 11 ans

Pendant qu'il parle, je regarde Mme Besançon qui a baissé les yeux et je constate, machinalement, qu'elle a de nez droit.

Je ne sais pas quels rayons s'échangent ici entre cette jeune femme et ce vieillard mariés depuis onze ans, mais toute envie de plaisanter ou d'ironiser s'est enfuie... La voix ferme et lente continue :

— L'amour conjugal est difficile... Volonté et sérénité... Harmonie suprême des sentiments et des idées... Quelquefois, au moment où l'on croit y atteindre tout casse, oui, tout casse... Aimer une femme, c'est lui offrir son ame tout entière... Les grandes amours russes sont amplies de beauté tranquille... Si nous sortions ? Jamais. Nous sommes heureux ensemble, nous avons beaucoup de choses à nous dire, nous nous entendons bien, n'est-ce pas, Hélène ? »

Elle approuve, silencieuse, ses fines paupières baissées frémissent. Et je me souviens alors qu'il a écrit : « On n'est heureux qu'avec une bonne femme. Qui n'a pas une bonne femme n'a pas su la faire... »

Il est heureux.

Salamandre, téléphone et chienne

Au début du premier acte, il y a trois personnes en scène : une salamandre, un téléphone et une chienne en train de manger dans le premier de la voix. Une jeune fille grassouillette, vêtue d'un gilet rayé jaune et noir, et le visage illuminé d'acné juvénil, lui donne aussitôt la réplique :

— C'est toi Marie-Chantal ? demande-t-elle.

C'est effectivement Marie-Chantal. Le dialogue devient alors verveux et primesautier :

— Comment vas-tu, ma chérie? Et toi, ma chérie...

M. Serge Nadaud entre alors en scène. Il porte les mêmes lunettes que Soro (2), mais il jouit d'un bel organe. Il est père de la téléphoniste à gilet rayé :

— On gèle ici, dit-il.

La salamandre entre alors en scène. Le père de famille fait rendre au fourneau conjugal tout le bruit dont il est capable. Le téléphone est obligé de se taire. La salamandre se tait aussi.

C'est donc au milieu d'un silence glacial que la mère de famille (Suzanne Dantès) fait son apparition. Elle porte une chevelure pousse et une robe de chambre bleue pâle. Elle est sur le seuil de la crise de nerfs :

— Joséphine a rendu son tablier, et nous avons des amis importants à dîner...

Ainsi débutent les grandes pièces. Le caractère dramatique de la situation ne peut manquer d'émouvoir les plus réticents : des invités, pas de bonne, mon Dieu, que va-t-il se passer ? Depuis le premier acte de « La Guerre de Troie n'aura pas lieu », les spectateurs n'avaient pas connu pareille angoisse...

La téléphoniste grassouillette se dévoue. Elle met un tablier à fleurs au-dessous de son gilet rayé ce qui lui confère la curieuse apparence d'un valet de chambre androgyne. La mère va mettre sa robe. Le père reprend son dialogue avec la salamandre. Le fils paraît : il est frisé, il zozoite, il a l'air bien nourri. Il flatte la parturiante d'une manie câline :

— Alors, ma grosse, dit-il, ça vient... Une vraie tranche de vie (familiale).

C'est alors qu'on sonne à la porte.

La charmante Gaby Sylvia à la ville...

...La même dans le rôle d'Adèle.

— Malédiction ! dit la mère de famille en ajustant ses derniers boutons-pression, nos invités sont en avance.

Le fils, courageusement, va ouvrir.

Coup de théâtre : ce ne sont pas les invités, c'est une nouvelle bonne qui vient faire des offres de service.

— Quel génie dans la construction ! s'écrie Marc d'Elnitz (3) (gazman en tous genres).

Gaby Sylvia est la nouvelle bonne. Elle a composé une Bécassine maigre, sans arriver à s'enlaidir. Elle porte pourtant, par-dessus ses bas de rayonne des chaussettes noires de hauteur inégale, ce qui lui donne l'air de doucher des jambes. Elle est également vêtue d'un pull-over à rayures transversales beau comme un arc-en-ciel à l'état brut. Elle cache pudiquement ce pull-over sous un ciré couleur soutane. Elle se nomme Adèle.

Elle vient se chauffer près de la salamandre.

— Ça sent le brûlé, dit le père de famille.

— Forcément, répond Adèle, le caoutchouc ça dégage.

C'est cette réplique (drôle) qui déchaîne le premier sourire de la soirée.

Après quoi on apprend qu'Adèle a le don de double vue. Marc d'Elnitz trépigne d'allégresse :

— Quel merveilleux ressort dramatique ! clame-t-il. On le fait faire avec des paroles douces.

Adèle est engagée. On lui demande fort poliment de mettre la table.

— C'est pas la peine, dit-elle, vos invités ne viendront pas... Ils ont les pieds dans l'eau.

(Comme toutes les voyantes, elle ne répugne pas au style sybillin.)

Effectivement le téléphone retentit : les invités s'excusent ; ils ont une fuite dans leur salle de bain qu'ils n'arrivent pas à assécher.

Adèle baisse la tête d'un air modeste. Le rideau se ferme.

Il n'y a pas d'entracte. Pourtant on aurait aimé dégager à loisir la pensée profonde de l'auteur. Sous l'insignifiance (apparente) des propos, il est vraisemblable que se dissimule (pudiquement) une violente satire de la société bourgeoise et une critique féroce des institutions. Nous n'avons pas eu le temps de creuser l'apparence.

Au deuxième acte, Adèle a revêtu une salopette. Un nouveau personnage est en scène : l'agrateur. Il prononce un long monologue. La salamandre ronfle, la chienne ronronne, le téléphone ne est silencieux.

On livre à madame un nouveau chapeau, de ceux comme n'osent en porter que Mme Stève Passeur...

— Tu ne trouves pas qu'il fait un peu jeune pour toi, dit sa fille...

Adèle arrête l'aspirateur

On refuse cependant de le lui prêter...

Puis chacun se rend à ses occupations. Adèle arrête l'aspirateur. Elle entre en transes et exerce avec une musique adéquate sacoupable industrie de visionnaire. Elle raconte à madame ce qu'elle voit :

1) Monsieur est en train d'embrasser une dame en chemise.

— Je divorce ! dit madame.

2) Mademoiselle se promène dans la rue avec un chapeau à plumes.

— Oh ! dit madame.

3) Le jeune homme est en compagnie (ici la voyante se trouble) d'une locomotive.

— Le cher enfant, dit madame, il aime à s'instruire.

Mais l'intrigue est terriblement nouée : il va falloir à l'auteur une ingéniosité diabolique pour se tirer d'une situation aussi complexe. Il se dégage du labyrinthe dans lequel il s'est enfermé avec une aisance de grand seigneur.

— Cette femme en chemise, dit-il, c'était ma sœur malade... Et voilà !...

Puis un coup de théâtre plus surprenant encore : le fils n'était pas avec une locomotive mais avec la demoiselle de petite vertu qui habite à l'étage inférieur. Adèle n'a pas voulu trahir celui qu'elle aime.

— Tu es une brave petite, dit le fils...

On emmène la bonne chez Maxim's

Là-dessus, les invités ayant réparé leur fuite dans la salle de bain invitent tout le monde chez Maxim's pour réparer leur incorrection.

On décide d'emmener la bonne qui, grâce à son talent de double vue, pourra décider si monsieur Adèle n'a pas envie de dessoucher madame. Je lui ai déjà prêté une turbotière...

(Ici se place le second sourire de la soirée.)

Le troisième sourire se situe quelque part entre le troisième et le quatrième acte, qui tirent de la situation les dernières gouttes d'humour.

— C'est très théâtre, disait-on à la sortie.

Effectivement il n'y a qu'un décor et que cinq personnages. A l'entracte, Soro (4), qui est sensible à la couleur locale, commanda du sirop pour ne choquer personne.

M. Pierre Barillet avait écrit, voici plus d'un an, une excellente pièce, « Les Amants de Noël ». Elle n'a eu aucun succès. Il a compris. Un peu trop, trop bien peut-être...

(1) *Kemp (Robert), lecteur unique de la Comédie Française et critique (sévère mais juste) de nos confrères « Les Monde ».*

(2) *Soro (Valère), autodidacte, emphile et humoriste bien connu des lecteurs de « F. D. ».*

(3) *D'Elnitz (Marc), animateur de spectacles (gais), transfuge de Saint-Germain-des-Prés, opère maintenant aux Champs-Elysées.*

(4) *Cf.* (2).

Les exigences de l'actualité nous obligent à différer la suite des mémoires de Nora Korzhenko-Murray : « Par amour j'ai défié Staline »

Yvan Audouard : J'ai souri (et trois fois seulement) au "Don d'Adèle" qui fit rire tous les critiques

LE « Don d'Adèle » de M. Pierre Barillet, qu'on joue actuellement à la Comédie Wagram, est une comédie dont la portée n'échappera à personne. Ce n'est pas exactement une pièce à thèse, mais une grande leçon s'en dégage : à savoir que les pièces à succès sont sans histoire, sans psychologie, sans esprit et sans contenu. M. Pierre Barillet crée le rire à partir du néant : d'un sujet de sketch aussi vieux que Babino il a (étiré une comédie en quatre actes, où l'on sourit au moins trois fois. Les critiques parisiens, qui sont de joyeux drilles, ont salué cette performance avec des transports de reconnaissance. Vive le vaudeville où Kemp (1) a rigolé...

Rions en lisant
13 A LA DOUZAINE

Deux grands succès de
RIRE :
Les quarts d'heure de Rabelais
par
LES MEMBRES DE L'ACADEMIE RABELAIS
Illustrations de
Sennep, Monier, Gassier, Pavil
Warnod et Michel Herbert.
Prix : 290 fr.

Trabadja la Moukère
PRIX RABELAIS 1949
par
Marcel-E. GRANCHER
Prix : 240 fr.
Les Editions Rabelais
19, quai Saint-Michel, PARIS-Ve

On peut être « FLASH » sans le savoir... Lisez FLASH, le magazine du demi-siècle.

MAURICE LAMY
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris
LES JUMEAUX
Faux et vrais jumeaux. Quadruplés, Quintuplés, Frères siamois. Monstres humains. Hérédité et milieu. Le développement des jumeaux. Leur psychologie. Tels sont les sujets traités dans cet ouvrage à la fois passionnant et rigoureusement scientifique.
Un volume illustré ..... 240 fr.
CORRÉA

Un drôle de livre
13 A LA DOUZAINE

LIVRES NEUFS EN SOLDE
val. 300 fr., dep. 20 fr.
Catalogue sur demande
STE F.D.J.M., 79, Gd-Rue, POITIERS

CECIL SAINT-LAURENT

CAROLINE CHÉRIE

On ne fait pas chanter Fouché

En 1789, Caroline de Bièvre épouse Georges Berthier. Trois ans plus tard, celui-ci est député à la Convention. Les péripéties de la Révolution séparent Caroline de son mari, la rapprochent de Gaston, son premier et grand amour. Après de multiples aventures, elle rentre à Paris où elle retrouve Gaston et Georges, son mari, membre influent du Directoire. Un renversement politique envoie Georges en exil. Caroline le suit, le fait évader, mais il meurt sur le chemin du retour. Caroline va retrouver Gaston, devenu général à l'armée d'Italie, qui la renvoie en France. Grâce au général Grouchy, elle retarde son départ et rejoint Gaston dans une auberge. Rentrée en France, Caroline reçoit le général Thiébault, qui lui annonce l'arrestation de Gaston, d'ordre de Bonaparte. Il lui conseille une tentative de chantage au chef de la police pour le faire libérer. Celui-ci vient l'interroger, en pleine nuit. (Voir F. D. n.os 95 à 178.)

LE COFFRET DOUBLE LYS 649

OUS écouterez le silence. Je vous ai tout dit. Je possède ce coffret. Si je peux en faire usage, je perdrai ceux qui ont commis la lourde imprudence de signer.

— Avant de parler de maladresse, citoyenne, il faut connaître les circonstances et savoir distinguer les dessous de l'histoire. Ce n'est pas une petite femme comme vous qui pouvez vous permettre de juger...

Caroline éclata de rire...

— Vous voyez, citoyen ministre, vous vous défendez. Si j'avais besoin d'un aveu, convenez qu'il serait de taille !

Fouché mordit pensivement sa lèvre inférieure.

— Vous êtes une femme intelligente, dit-il. C'est un plaisir de causer avec vous. Eh bien ! admettons — pure supposition — que j'avoue, que je reconnaisse la réalité de cet enlèvement, l'authenticité de ce document, la part que j'ai prise à cette affaire... admettons cela, et dites-moi ce que vous comptiez me proposer.

Il y eut un silence. Fouché reprit :

— Car je pense que vous comptiez me proposer quelque chose ? Sinon, vous auriez divulgué le document, tout simplement, et en vous gardant de prévenir un homme aussi actif que moi. Car c'est dangereux, cela, vous ne pensez pas ? On dit qu'un homme averti en vaut deux. Vous avez donc affaire à deux Fouché. Je ne voudrais pas être à votre place.

En prononçant ces derniers mots, il avait éclaté d'un rire métallique. Mais il l'arrêta net, se renversa dans son fauteuil, prit un air bonhomme et se mit à se frotter les mains avec onction.

— N'ayez pas peur ! Je m'amuse à vous faire peur. Je ne suis pas si méchant qu'on se dit. Je suis un brave homme, un brave père de famille, qui aime l'humanité et que les circonstances ont amené à servir son pays... en se documentant... Et je suis sûr que vous-même ne voudriez causer d'ennui à personne. Quel bénéfice en tireriez-vous, à moins d'être méchante ? Alors vous vous êtes dit : je possède un document, qui est peut-être vrai, qui est peut-être faux, mais qui peut provoquer un scandale. Je vais en parler à ce bon citoyen ministre, et il m'échangera ce papier inutile contre quelque faveur. De quoi avez-vous envie ? Vous vous taisez ? Rappelez-moi donc le nom de ce beau-

550 CAROLINE CHERIE

frère qui a été si fâcheusement arrêté. Je voudrais faire quelque chose pour lui. Un prisonnier, il faut sans cesse ranimer son courage, le défendre contre lui-même. L'atmosphère déprimante des geôles incite si facilement les malheureux à des attentats désespérés contre eux-mêmes. Un matin le porte-clef entre, et trouve son prisonnier pendu. Pendu ! Vous imaginez cela, vous pèse-frère se pendre ? Tandis que, par gratitude, ce bon Fouché peut faire surveiller votre beau-frère et garantir sa vie. C'est bien Salanches qu'il s'agit, n'est-ce pas ? Il doit bien arriver demain soir à la Force, venant de Lyon ?

Il s'arrêta pour prendre une prise :

— Oh ! malheur ! Pourvu qu'il ne lui vienne pas la fâcheux pressentiments. Et ce qu'il y a de plus fâcheux. Cela arrive. La voiture parvient à la prison avec un prisonnier mort. On dit : il a voulu s'évader ; il a été tué par le policier. Et voyez-vous, je ne sais pas pourquoi, j'ai de fâcheux pressentiments. Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'en général mes pressentiments ne me trompent point. Je vais même vous dire une chose qui va vous amuser : dans mon entourage, on est devenu très superstitieux.

Caroline dit, d'une voix basse et tremblante :

— Vous ne ferez pas ça !

— Qui sait ,dit durement Fouché. Vous jouez avec le feu, ma petite, et le feu, ça brûle. Vous avez de beaux yeux, mais ce n'est pas suffisant pour lutter avec moi. Je m'en rais. Mais si je m'en vais sans la cassette, sans ce fameux coffret du Double Lys, eh bien !... eh bien, vous m'avez compris.

Son éclat de voix avait provoqué une quinte de toux. Il sortit un mouchoir sale et très brodé derrière lequel il cacha son visage animé de soubresauts. Puis, sans un mot, il se leva, se boutonna son manteau et se dirigea vers la porte.

— Non ! non ! vous ne ferez pas ça ! avait hurlé Caroline en le rattrapant et en se jetant à ses genoux.

Fouché tourna la poignée de la porte en disant simplement :

— Vous aurez appris à vos dépens qu'on ne me fait pas chanter.

Les pensées se chevauchaient dans l'esprit de Caroline. Si le document eut existé, elle le lui eût donné. Si elle lui disait la vérité, il ne la croirait pas. Par sa faute, Gaston allait être assassiné. Cet homme n'était-il pas le plus terrible de ceux qu'elle avait rencontrés ? Mais au fond, n'avait-elle pas connu des situations encore plus extrêmes dont elle avait cependant triomphé ? Elle se leva. Fouché tâtonnait dans l'obscurité du couloir.

— L'escalier est à gauche, dit-elle doucement.

A ce mots, Fouché s'arrêta.

— Vous êtes sûre que vous n'avez rien d'autre à me dire ? demanda-t-il.

— Non ! je ne vois pas ce que... Ah ! si, je voulais vous lire que vous étiez un bien mauvais psychologue, que vous connaissez mal le cœur des femmes. Aujourd'hui, Bonaparte et vous avez eu une chance inespérée. Je m'intéressais à un jeune beau-frère. Par caprice, j'étais prête à échanger sa liberté contre un trésor. Mais maintenant que vous m'avez insultée et humiliée, que vous avez voulu vous jouer de moi, mon caprice, c'est peu de chose auprès de ma haine. Toute la France connaîtra le document du coffret du Double Lys et, si vous tuez Salanches, la France apprendra simplement, en plus, que vous êtes des assassins.

Fouché était revenu vers elle. Son visage blême sortit de l'obscurité, dardant un regard féroce :

— Ne croyez pas me faire peur. Le document d'ailleurs n'es pas entre mes mains. Si vous voulez tout savoir, ceux qui le détiennent ont ordre de propager le scandale si Salanches est tué, ou si je suis moi-même, soit tuée, soit emprisonnée, soit disparue. Je crois que vous n'avez plus qu'à aller vous coucher...

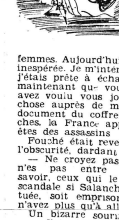
Un bizarre sourire tordit le visage de Fouché.

— J'ai oublié mes gants sur le fauteuil. Permettez que j'aille les reprendre.

(*A suivre.*)

(*Illustrations de Peynet*).

(*Copyright by Cecil Saint-Laurent and France Dimanche.*)



LE COFFRET DOUBLE LYS 651